

Création

La Tragédie du roi Christophe



**de Aimé Césaire
mise en scène
Christian Schiaretti**

**du jeudi 19 janvier au dimanche 12 février 2017
Grand théâtre, salle Roger-Planchon**

Dossier d'accompagnement

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00

La Tragédie du roi Christophe

de Aimé Césaire, mise en scène Christian Schiaretti

création

avec

Marc Zinga Christophe ancien esclave,
ancien cuisinier, ancien général, roi d'Haïti

Valérie Belinga Isabelle

Stéphane Bernard Corneille Brelle duc de l'Anse,
premier archevêque du Cap

Yaya Mbile Bitang Troisième dame / Peuple

Olivier Borle Le maître de cérémonies

Paterne Boghasin Chanlatte poète officiel

Mwanza Goutier Pétion président de la République

Martial Besse ingénieur / Conseiller d'État /
Boyer général des armées de Pétion

Safourata Kaboré* Première dame / Peuple

Marcel Mankita Vastey duc de Dondon, secrétaire
de Christophe

Bwanga Pilipili Deuxième dame / Peuple

Emmanuel Rotoubam Mbaide* Hugonin mélange
de parasite, de bouffon et d'agent politique

Halimata Nikiema* Madame Christophe ancienne
servante d'auberge, la reine

Aristide Tarnagda* Metellus chef des révoltés /
Peuple

Mahamadou Tindano* Magny duc de Plaisance,
général / Peuple

Julien Tiphaine Franco De Médina agent du roi de
France Louis XVIII

Juan de Dios Gonzales curé, puis archevêque du
Cap après la mort de Corneille Brelle

Steward Anglais, médecin du roi

Charles Wattara* Peuple

Rémi Yameogo* Prézeau homme à tout faire et
confident de Christophe / Peuple

Marius Yelolo Guerrier comte de Trou Bonbon
général / Peuple

Paul Zoungrana* Richard duc de la Limonade
Leader de l'opposition / Peuple

*collectif Béneéré

et

Étienne Diallo, **Édouard Eyele**, **Audrey Gomis**,
Jonathan Goundoul, **Anney Kouassy**,
Yolanda Mpelé, **Samba Niang**, **Romain Njoh**,
Franck Rebeiz, **Ludovic-Fabien Sathoud**,
Élisée Judicael Tiehi, **Souleymane Touré**,
Vincent Vespérant, **Seydou Wane**

Valérie Belinga chant, **Fabrice Devienne** piano,
Henri Dorina basse, **Jaco Largent** percussion,
Aela Gourvenec ou **Lydie Lefebvre** violoncelle
(en alternance)

—
Dramaturgie et conseils artistiques

Daniel Maximin, **Mathilde Bellin**

musique **Fabrice Devienne**

scénographie, accessoires **Fanny Gamet**

assistante **Caroline Oriot**

lumières **Julia Grand**

costumes **Mathieu Trappler**

en collaboration avec **Mathilde Brette**

masques **Erhard Stiefel**

son **Laurent Dureux**

vidéo **Nicolas Gerlier**

maquillages et coiffures **Françoise Chaumayrac**

assistante à la mise en scène **Julie Guichard**

—
Coproduction Théâtre National Populaire,
Théâtre Les Gémeaux, Sceaux

—
Le texte de la pièce est paru à *L'avant-scène
théâtre* en février 2017

Aimé Césaire

Poète, dramaturge et homme politique, passeur considérable du XX^e siècle, a joué un rôle essentiel dans la prise de conscience des acteurs politiques et culturels de la décolonisation avec, notamment, ses frères-poètes Léopold Sédar Senghor et Léon Damas.

Né le 26 juin 1913 à la Martinique, sa mort, le 17 avril 2008 à Fort-de-France, lui a valu en France des obsèques nationales suivies dans le monde entier.

J'habite une blessure sacrée / j'habite des ancêtres imaginaires / j'habite un vouloir obscur / j'habite un long silence / j'habite une soif irrémédiable...

Ainsi commence le poème *Calendrier lagunaire* que Aimé Césaire a souhaité voir gravé sur sa tombe, en avril 2008. En cinq vers, l'essentiel est dit: le poète se veut un homme de conviction, de création, de témoignage, et de fidélité. «Bouche des malheurs qui n'ont point de bouche», dans sa Caraïbe en plein accommodage des «débris de synthèses» des quatre continents de son origine.

Dès son premier texte de 1939, le *Cahier d'un retour au pays natal*, et tout au long de son œuvre, s'affirme la volonté de peindre la métamorphose de cette foule inerte, brisée par l'histoire, «l'affreuse inanité de notre raison d'être», et par la géographie – «îles mauvais papier déchiré sur les eaux» – en un peuple à la fin debout et libre, debout à la barre, «debout à la boussole, debout à la carte, debout sous les étoiles».

Dans son théâtre, *Et les chiens se taisaient*, 1946, *La Tragédie du roi Christophe*, 1963, *Une Saison au Congo*, 1966, et *Une Tempête*, 1969, défilent une galerie de bâtisseurs ni dieux ni diables, manifestant lucidement la renaissance de la tragédie sur les ruines de l'histoire pour l'enracinement de la liberté: «Invincible, comme l'espérance d'un peuple... comme la racine dans l'aveugle terreau.»

Dans ces quatre pièces, les deux héros mythiques du Rebelle et de Caliban encadrent les deux figures historiques du Roi Christophe et de Patrice Lumumba, creusant jusqu'à la mort les fondations de leurs nations toutes neuves en 1804 à Haïti et en 1960 au Congo: «legs de mon corps assassiné violent à travers les barreaux du soleil.»

Le poète se veut fidèle comptable des révoltes de l'histoire, porteur non pas de son ressassement victimaire, mais de la mémoire vive des résistances, depuis l'épopée de Delgrès et Toussaint Louverture, au temps de la Révolution de 1789, jusqu'à la tragédie contemporaine de Lumumba, et de l'anonyme enfant lynché Emmet Till, à l'ouvrier

agricole mort debout au combat syndical. Poèmes et tragédies saluant l'utopie d'un tiers-monde à forger, les silos d'espérance de Guinée au Congo, les illusions d'«Éthiopie-mère» de l'unité, l'Afrique remémorée comme «une blessée-main-ouverte», striée «au diamant du malheur», la métamorphose inouïe des foules inertes en un peuple «debout et libre», maître de sa barre et de sa boussole, le sourire de rosée du «pèlerin des dynamites», attentif à dénoncer: «les faims qui capitulent en pleine récolte.»

Césaire est aussi l'homme du vouloir ensemble, c'est-à-dire de l'engagement par et pour le collectif, tout au long de sa longue action politique. Avec cette certitude, toujours affirmée, que les véritables avancées de la liberté et de la dignité ne sont pas celles qui s'octroient d'en haut ou d'ailleurs, mais celles qui se conquièrent – solitaires et solidaires – par la responsabilité collectivement assumée. Car, «il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube».

Tout cela, bien entendu, ne va pas sans les blessures et sans les silences qu'il ont habité toute sa longue vie selon son propre aveu: «le non-temps impose au temps la tyrannie de sa spatialité... Au plus extrême, ou, pour le moins, au carrefour c'est, au fil des saisons survolées, l'inégale lutte de la vie et de la mort, de la ferveur et de la lucidité, fût-ce celle du désespoir et de la retombée, la force aussi toujours de regarder demain».

Et pour cet homme de «parole due», c'est sans doute aucun la puissante créativité de la poésie qui l'a aidé à préserver sa «soif irrémédiable» malgré toutes les sécheresses et tous les cyclones subis dans l'histoire de son siècle, autant la sienne propre que celle du tiers-monde et du monde: «la poésie est insurrection contre la société parce que dévotion au mythe déserté ou éloigné ou oblitéré..., seul l'esprit poétique corrode et bâtit, retranche et vivifie.» La poésie, «parole essentielle» initiée loin des nostalgies et des ressentiments, fidèlement enracinée à la «géographie cordiale» de son île Martinique, avec jusqu'au bout l'acharnement de sa bienfaitrice genèse: Sources jamais taries / mares non desséchées / abrité derrière mon rideau de fougères / j'affronte le passage / imperturbé d'avoir parlé de ma gorge resserrée / les cent gorges de l'amont / et hélé par langage les pistes de l'avenir...

Daniel Maximin

Haiti en quelques dates

1492 → Christophe Colomb arrive aux Caraïbes.

1493-1502 → Génocide des Indiens Taïnos.
Il n'y aura aucun survivant.

1502 → Début de l'esclavage des Africains en Haïti.

1606 → Les Espagnols abandonnent la partie ouest de l'île aux corsaires, français notamment.

1644 → La France envoie un gouverneur dans ce qui deviendra, grâce au commerce triangulaire, sa plus riche colonie (canne à sucre, tabac, café): Saint-Domingue.

1685 → La promulgation du Code Noir donne une légitimation législative à l'esclavage.

1760-1780 → Lois augmentant la ségrégation raciale entre « Blancs » et « Mulâtres » à Saint-Domingue.

1789 → Dix-sept députés de Saint-Domingue se rendent aux États Généraux, pour représenter les riches planteurs blancs « opprimés » par l'État despotique.

1790 → Malgré les réclamations des « Mulâtres », l'Assemblée Nationale refuse de les reconnaître comme citoyens à part entière. Ils se révoltent.

Août 1791 → Insurrection des esclaves.

Fin 1791 → L'Assemblée Nationale reconnaît les droits civiques des hommes de couleur libres.

Janvier 1793 → L'exécution de Louis XVI précipite la France dans une guerre contre l'Espagne, qui recrute des groupes d'esclaves révoltés de Saint-Domingue. Toussaint Louverture prend la tête de la lutte.

1793 → Léger-Félicité Sonthonax et Étienne Polverel, représentants de la France en Haïti, abolissent l'esclavage.

1794 → L'Assemblée Nationale abolit l'esclavage. Toussaint Louverture se rallie à la République.

1799-1800 → La « guerre des couteaux » oppose le général André Rigaud à Toussaint Louverture. Victorieux, celui-ci contrôle désormais toute l'île, au nom de la France.

1802

3 février → Sur les ordres de Napoléon, le général Leclerc débarque avec son armée au Cap pour écarter Toussaint Louverture et rétablir l'esclavage.

6 juin → Toussaint Louverture, capturé par ruse, est envoyé en prison au Fort de Joux (Jura), où il mourra le 7 avril 1803.

Victoire de Jean-Jacques Dessalines et de sa coalition de Noirs et de Mulâtres sur les Français, qui fuient.

1803 → Poursuite de la guerre de libération sous le commandement de Dessalines.

1804

1^{er} janvier → Acte d'indépendance de la République de Haïti, première république noire au monde.

18 mai → Sacre de Napoléon I^{er}.

8 octobre → Dessalines se fait couronner empereur Jacques I^{er}.

Octobre 1806 → L'assassinat de Dessalines provoque la scission du pays entre le Sud (république de Alexandre Pétion) et le Nord (royaume de Henri-Christophe).

1811 → Couronnement du roi Christophe dans la cathédrale du Cap haïtien, sous le nom de Henry I^{er}.

1812 → Promulgation du Code Henry, ensemble des lois édictées par Henri-Christophe.

1818-1820 → Mort de Pétion puis de Christophe. Jean-Pierre Boyer leur succède et réunit l'île.

1825 → Pour reconnaître son indépendance, Haïti est contrainte de payer une « indemnité » de 150 millions de francs-or à la France, et paiera cette dette jusqu'en 1952.

Que mon peuple noir salue l'odeur de marée de l'avenir

En 1791, Saint-Domingue n'est pas encore Haïti, mais une colonie française au carrefour de tous les continents, un lingot du Triangle des Bermudes, une terre de culture du sucre, du café et du tabac, qui fournit à la couronne de France le quart de ses recettes fiscales. Le 22 août 1791, cette île des Caraïbes, où *la négritude s'est mise debout pour la première fois, ce petit rien ellipsoïdal*, prend à la lettre la déclaration des droits de l'homme et abolit par les armes l'esclavage. Se débarrassant les premiers de *la gangrène du colonialisme*, les esclaves de Saint-Domingue, menés par Boukman, se soulèvent suite à la cérémonie vodou du Bois-Caïman. Sœur jumelle de notre Révolution française, la révolution des esclaves de Saint-Domingue infléchit notre propre histoire: elle préfigure l'abolition universelle de l'esclavage et résonne d'une surprenante contemporanéité.

Saint-Domingue devient Haïti en 1804, puis Henry Christophe succède à Dessalines et se fait sacrer roi. Monarque et visionnaire, il est en avance sur l'histoire. Il a pour dessein de construire la nation future, de créer une conscience haïtienne et de redresser celui que l'on appelait « nègre », pour qu'il se tienne enfin *debout et à la face du monde, debout et libre*. Voilà le principe vital du roi Christophe, sa profession de foi: pour exister, Haïti doit se tenir droite, et édifier, bâtir, ériger un patrimoine digne des plus belles architectures de l'Occident. Mais là où *les autres ont fait à petits coups de siècles*, Henry Christophe a voulu redresser l'économie de son pays, garantir la liberté de son île et donner une identité à son peuple en quatorze années de règne, à *grands coups d'années, à grands ahans d'années*.

C'est dans ce cadre historique qu'il s'agit de situer *La Tragédie du roi Christophe* de Aimé Césaire, publiée en 1964 aux éditions Présence Africaine. Aussi mystérieuse qu'éblouissante, l'histoire d'Haïti fut, pour Aimé Césaire, un sujet de prédilection, qu'il soit poétique, politique ou théâtral.

La Tragédie du roi Christophe est une tragédie de la décolonisation. Elle nous parle d'abord de la difficile adaptation d'un peuple à un nouvel État social, le passage de la dépendance à la responsabilité. Et elle résonne en cela d'actualité et d'universalité.

Si Césaire s'empare de l'histoire haïtienne, c'est pour mieux comprendre le mécanisme essentiel qui se pose aux jeunes nations africaines et aux pays du Tiers monde au lendemain de leurs indépendances. Partout où la révolte des colonisés a permis l'indépendance, on a vu se réitérer le schéma du colonisateur, celui-là même que l'on prétendait battre en brèche.

Christophe, en butte à l'incompréhension de tous, est animé d'un idéal supérieur que seul Vastey, l'exégète de sa cour, embrasse. Ainsi naît le sentiment tragique de la solitude d'un héros qui, trop inquiet de l'avenir qui s'écrit, en oublie le présent et la souffrance de son peuple et s'engouffre dans la voie de la tyrannie.

Contre l'anarchie, contre la paresse et l'incurie, contre la menace d'un retour des Français, le roi Christophe en appelle à l'union de toutes les forces et met son peuple au travail. Au risque de se parer des signes d'une dictature. Mao et la révolution culturelle ne sont pas si loin...

On serait tenté de croire que Christophe intériorise la conception occidentale du pouvoir, c'est-à-dire celle de ses maîtres. Il fait le choix de la monarchie, érige le catholicisme en religion officielle de son royaume et contrôle ses citoyens avec une sévérité sans pareil. Mais c'est en réalité dans une oscillation entre mimétisme et authenticité que Christophe essaye de prouver aux yeux du monde entier la dignité de son peuple. *La Tragédie du roi Christophe* n'est pas le récit d'une caricature, mais celui d'un combat pour la dignité de l'homme noir. D'une volonté opiniâtre pour retrouver un orgueil trop longtemps piétiné, pour recouvrir des *noms d'esclaves de noms de gloire* arrachés à l'avenir.

Quand on aime un poète, on s'en empare: après la création de *Une Saison au Congo*, Christian Schiaretti continue son aventure avec Aimé Césaire et explore le volet antillais de son théâtre, accompagné d'une équipe de comédiens aguerris à la poétique de l'auteur. Ils nous plongent dans les arcanes fascinants de l'histoire d'Haïti et deviennent à leur tour *la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche*.

Mathilde Bellin

Colomb, vieux corsaire

YAQUIMEX Les hommes noirs sont arrivés dans le pays, amenés par les Espagnols pour cultiver la terre car nos frères sont peu nombreux maintenant.

ALTABEIRA Ils travaillent beaucoup, de l'aube au couchant et du couchant à l'aube
Et ce qui me fait peur c'est qu'ils chantent en travaillant
Les Espagnols les fouettent, les battent
Ils paraissent plus forts que nous

ANACOANA D'où viennent-ils ?

YAQUIMEX D'un pays qui s'appelle l'Afrique

ANACOANA Ayti ne nous appartient plus !

YAQUIMEX Le jour, ils sont gais et chantent souvent

ANACOANA Vous comprenez leurs chansons ?

YAQUIMEX Non, mais nous nous parlons par signes
Ils m'ont laissé entendre qu'ils font semblant d'être gais
Jusqu'à ce qu'ils connaissent bien le pays

ANACOANA Ayti, tu as perdu tes enfants
Tu as effacé notre histoire
Tu as aussi perdu à jamais la tranquillité

YAQUIMEX Avec ces Noirs les Espagnols n'iront pas loin
Ils sont plus résistants que nous
S'ils rient le jour et chantent en travaillant
Le soir ils se réunissent et parlent d'échapper à leur sort
Ce sont eux qui m'ont donné l'idée
Qu'on peut se battre contre les Espagnols
En se réfugiant dans les montagnes

ANACOANA Mais la plaine nous appartient
Ayti est notre pays
Non celui des Espagnols

YAQUIMEX C'est vrai, mais ces Espagnols se comportent en vainqueurs arrogants
Les Noirs, eux, se révoltent et gagnent la montagne avec la rapidité de l'éclair
Là, personne ne peut les atteindre

ANACOANA Ayti, Ayti

Terre convoitée, terre de convoitise
Tu retrouveras ton calme et ta sérénité
Le jour où les écrevisses se mettront à marcher en avant

YAQUIMEX Les Espagnols nous empêchent de parler aux Noirs
Ils disent que ce sont des enfants du diable

ANACOANA Ils peuvent parler du diable, eux qui ont exterminé
Presque tout un peuple
Les ailes déployées du rêve avaient exalté mon cœur
L'aurore était joie
Le sort délivrait des souffrances
Ravivait l'espoir
Assaillait l'impatience
Mais le contact des étrangers a brûlé l'ardeur de Caonabo
Une colonne de fléaux détruit l'innocence de mon peuple
Ces ravisseurs ont amené sur la terre d'Ayiti
Des Noirs venus d'Afrique
Mais dès le premier coup d'œil, ces hommes ont pris
la mesure du pays
Et gagnent les rocs et les montagnes
Pieds nus sans fléchir
Ils brouillent les délires des Espagnols, ravagent leurs
Désirs
Brûlent les injures faites à notre race
Et vengent des saisons d'humiliation
Même le démon se rouille à manger des cadavres
Que la ruse des Noirs provoque le désarroi
Parmi cette colonie mûrie d'orgueil

Jean Métellus, *Anacoana*, Hatier, 1986

Ayti, Terre amère des sucres¹

Je ne te dirai pas adieu
Haïti terre tant aimée
Aux montagnes
Toutes nues
Aux sources à moitié taries
Car je te porte en moi
Trésor inaliénable
Tu es le souffle de feu
Qui jaillit
Quand gronde ma colère
La tendresse de mon regard
Quand mes yeux s'extasient
Devant l'homme que j'aime
Tu es l'eau qui ruisselle
De mes mains magiciennes
Quand la terre réclame
Des libations
Tu es averse de rosée
Rafraîchissant
Mon front brûlant
Ni regret
Ni remords
Ni dépit
Ni indifférence
Ni haine
Dans ma voix
Qui s'éloigne
De Quisqueya la belle
Dans mon voyage

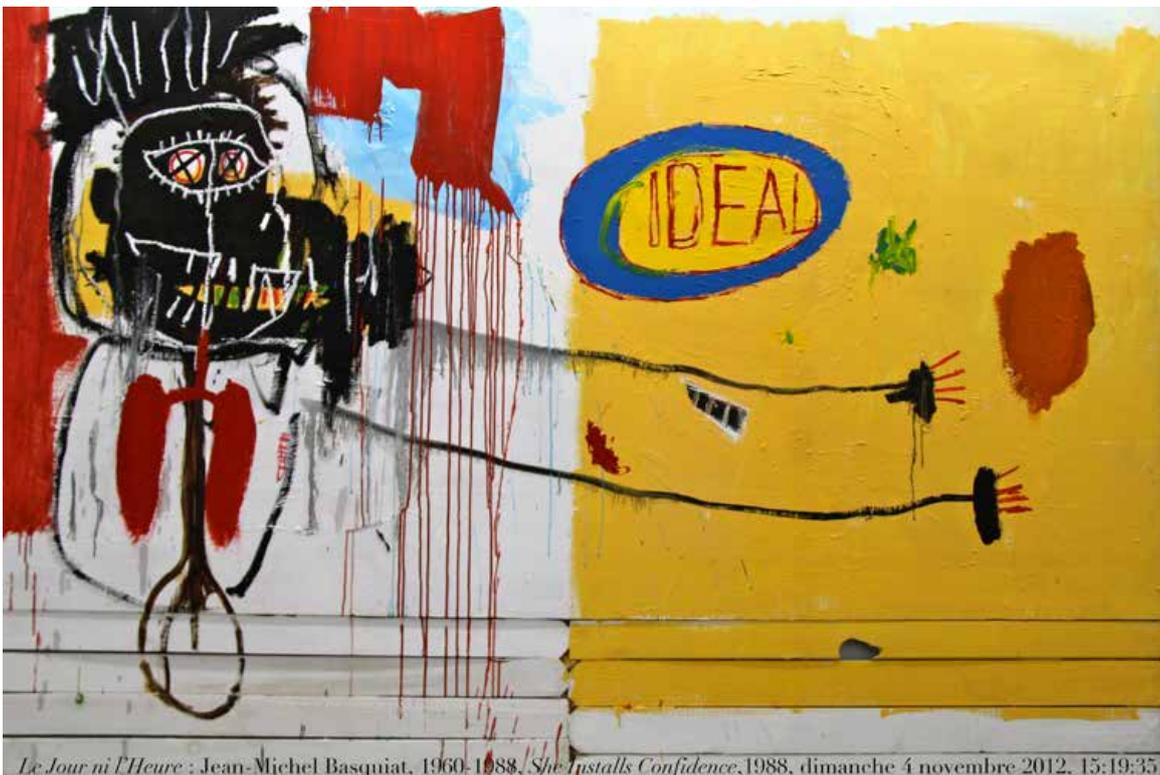
J'emporte des rêves
Aussi bouillonnants
Que la Gosseline en crue
Et j'emporte des chants
De l'Artibonite en fureur
Ma poitrine gonflée
D'aurores port-au-princiennes
Je force les portes du destin
Et j'installe l'État-major
De mon bonheur providentiel
Dans les murs enchanteurs
De l'Île de France

Michaëlle Médard Lafontant, *Désert étoilé*,
« Déracinement. », Caractères, 1993

¹ Patrick Chamoiseau, *L'esclave vieil homme et le molosse*, Gallimard, 1997

Sachez bien que la
carte cachée
du monde est faite
de sang répandu.

—
Jacques Lacarrière, *Ce que je dois à Aimé Césaire*, Bibliophane, 2004



Le Jour ni l'Heure : Jean-Michel Basquiat, 1960-1988. *She installs Confidence and Picks Up His Brain Like a Salad*, 1988, huile et acrylique sur bois, 227,5 x 274,3cm, Paris, Centre national des Arts Plastiques – ministère de la Culture et de la Communication.

De Toussaint Louverture à Jean-Michel Basquiat

Les personnalités de Louverture et de Basquiat sont plus ou moins à considérer comme deux icônes que Haïti a donné au monde, l'un en politique, l'autre en esthétique. Le premier, fils d'esclaves originaires du royaume du Dahomey dans le Bénin actuel, et déportés aux Antilles françaises, lui-même esclave avant d'être, tardivement, affranchi, s'est distingué par une intelligence militaire et politique hors du commun qui a conduit à la Révolution de 1804 et, par-delà, à la constitution de la première forme républicaine d'un vivre ensemble propre aux Noirs. Le second, moitié haïtien de par un père immigré aux États-Unis, s'est illustré par un talent précoce et singulier dans l'univers de la peinture et qui a furtivement ébranlé l'expression artistique à la fin des années 80 à New York. L'un et l'autre apparaissent plus ou moins comme deux véritables mythes qui peuvent mobiliser, ensemble, de puissants récits et cristalliser, séparément, de multiples représentations, revendications, rêves et espoirs. Certes, il est possible de les saisir comme deux vies parallèles à l'image de ce que fait Plutarque. Certes, il serait intéressant de les relier comme deux figures fortes qui permettent de clore un cycle historique, celui qui commence avec Louverture au début de la Révolution et qui se termine avec Basquiat à la fin du deuxième centenaire. Certes, il serait enfin souhaitable de les considérer, dans l'esprit de Hannah Arendt, comme deux lueurs d'espoir au cœur des heures sombres qu'Haïti a vécu dans le passé et continue à vivre aujourd'hui, de façon encore plus dramatique. Toutefois, une attention plus soutenue non seulement sur leurs parcours mais aussi et surtout sur les effets de ces parcours sur leur propre imaginaire permet de se rendre compte d'un fait évident : l'acte politique de l'un et le signe esthétique de l'autre entretiennent une relation immémoriale qui semble tenir sur le fil, tendu de l'insoumission.

Être insoumis revient donc ici à subvertir toutes les formes d'autorité, qu'elle soit celle de l'empire colonial au temps de Louverture ou celle des canons de l'art contemporain perçus comme reflets des rapports sociaux de pouvoir avec Basquiat.

Derrière cet ardent désir de sortir de la soumission que Louverture et Basquiat irradient, travaille quelque chose d'autre, quelque chose qui nous renseigne sur ce qu'être insoumis veut dire, ce qui résonne en lui, ce à quoi il prépare, ce qu'il implique, ce qu'il dissémine et en même temps dissimule, dissipe. Il s'agit en quelque sorte d'un processus de transformation de soi, complexe et indicible, qui conduit le Noir à prendre conscience de sa capacité à se poser comme sujet politique à part entière donc autonome, souverain, maître de soi, apte à se poser comme tel et surtout à travailler, avec tout le génie qui va avec, à maintenir ce statut.

André Marie Yinda Yinda, *De Louverture à Basquiat : au fil d'une mémoire insoumise*, 2006

Orphée noir

Insulté, asservi, il se redresse,
il ramasse le mot de « nègre »
qu'on lui a jeté comme
une pierre à la figure, il se
revendique comme noir, en
face du blanc, dans la fierté.

Jean-Paul Sartre, « Orphée noir », Préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Éditions des PUF, 1948



Marcel Camus, *Orfeu Negro*, film de 1959

Toussaint Louverture, notre sang levé

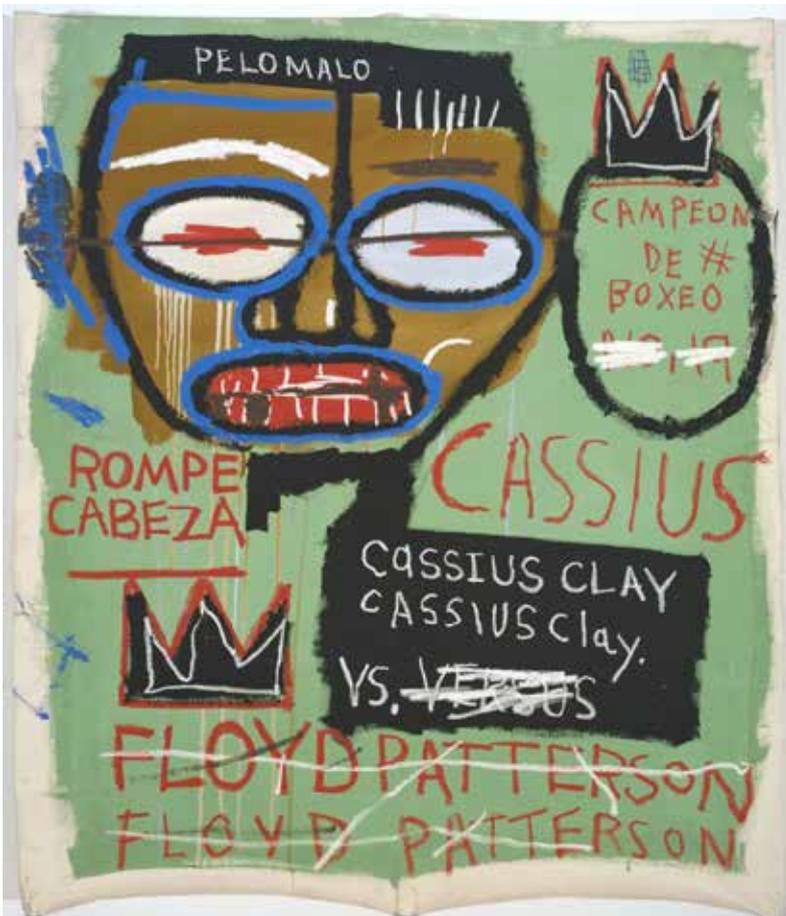


Spartacus noir

Mûris par la souffrance, les nègres étaient prêts, de tout temps prêts ; on peut même affirmer que dans la société coloniale, ils étaient les seuls vraiment prêts, et les seuls aptes à comprendre en profondeur la Révolution. À l'annonce de la prise de la Bastille, les esclaves de la Martinique, dans une lettre insolente adressée au Major commandant de la ville de Saint-Pierre, situèrent leurs revendications au niveau le plus haut : la liberté, et immédiate, faute de quoi « il en sortirait avant peu des torrents de sang qui couleront aussi puissants que les ruisseaux qui coulent le long de vos rues ». Quant à ceux de Saint-Domingue, après un temps d'attente, ils agirent avec une soudaineté et une cohésion impressionnantes. Le 22 août 1791, une grande cérémonie vaudou réunit au Bois Caïman des millions de nègres sous la présidence d'un « papaloi » réputé, l'esclave Boukman. La scène fut grandiose : au milieu des bois épais, dans la ténèbre sillonnée d'éclairs et parmi le rugissement du tonnerre, les dieux d'Afrique furent invoqués. La cérémonie terminée, les nègres, Boukman en tête, s'ébranlèrent. Dans la matinée du 23, l'insurrection était générale. Huit jours après, le bilan : deux cents sucreries et six cents caféières détruites, des centaines de blancs massacrés, la plaine du Nord, la plus riche partie de l'île, réduite à l'état de désert jonché de ruines fumantes. S'ils ne parvinrent pas à mater la rébellion, du moins réussirent-ils à la circonscrire,

grâce à un système de postes fortifiés stratégiquement calculés qui verrouillèrent la frontière de la province du Nord du côté de l'Ouest, et qui, pour cette raison, prit le nom de « cordon de l'Ouest ». L'incendie n'était pas éteint, mais il ne pouvait plus se propager. On pouvait espérer un tassement progressif. C'est à ce moment de stagnation qu'émergea au premier rang Toussaint-Louverture. C'était le cocher d'un planteur, Bayon de Libertas, procureur de l'habitation Breda, appartenant au comte de Noé, d'où le nom sous lequel Toussaint fut désigné quelque temps : Toussaint Bréda, dit Louverture. C'était pour la rébellion une recrue précieuse. Plus précieuse encore qu'elle n'était en mesure de l'estimer. En accueillant le « vieux Toussaint », elle croyait accueillir une manière de Nestor. C'était en fait un chef, enfin un chef, qu'elle se donnait...

—
Aimé Césaire, *Toussaint Louverture, La Révolution française et le problème colonial*, Présence Africaine, 1962



Jean-Michel Basquiat, *Cassius Clay*, 1982, Gagosian Gallery

La pierre du bâtisseur

À partir de la place d'armes, la voiture de Christophe traversa la rue Neuve pour longer l'enceinte des casernes qui bordaient le quai. Elle tourna à un angle de rue et ils découvrirent à nouveau le port. À droite, le mur de soutènement des pierres d'artillerie qui défendaient l'accès au bassin formait une courbe jusqu'à eux. Le docteur sentit son estomac se serrer en voyant l'agitation des équipes de canoniers. La voiture remonta vers le nord, sur le quai d'Argout. « Alors, que pensez-vous de cette expédition ? » demanda Christophe. « Pardon ? sursauta le docteur. L'expédition ? » « Les troupes françaises – si c'est bien de ça qu'il s'agit – à bord de la flotte qui vient d'arriver à l'embouchure du port, dit Christophe. C'est une expédition. » « Euh, balbutia le docteur. Il s'agit peut-être de renforcer le corps d'armée du gouverneur général Toussaint ? » Il se pencha pour jeter un coup d'œil par la portière et éviter le regard de Christophe. Le port était calme et plus désert que d'habitude, mais sillonné, remarqua-t-il, par de nombreux canots qui enlevaient les bouées utilisées pour baliser les chenaux par lesquels un bâtiment à grand tirant d'eau pouvait y pénétrer. Christophe souffla assez fort pour faire trembler ses lèvres. « À moins qu'ils ne soient ici pour nous soumettre, docteur ? » « Je... Ils ne se sont pas montrés hostiles jusqu'à présent ? » Les lèvres de Christophe, cette fois, dessinèrent un sourire. « C'est justement ce que nous allons voir. »

Le docteur se força à le regarder. Le général noir était d'une stature impressionnante avec son torse puissant sous la veste d'uniforme, son port de tête altier au-dessus du col raide. En temps ordinaire, le docteur se serait senti aussi à l'aise en sa compagnie qu'avec n'importe quel officier de l'état-major de Toussaint, voire plus qu'avec pas mal d'entre eux. Depuis 1791, Christophe s'était élevé très vite dans le corps des officiers noirs, et passait généralement pour un modèle d'orthodoxie militaire. C'était un homme d'une grande intelligence et d'une grande subtilité. Il avait été garçon de cabine sur un navire anglais et parlait anglais aussi bien que français, et aussi un peu d'espagnol. Tout jeune, il avait rejoint les troupes du comte d'Estaing pour prêter assistance aux révolutionnaires nord-américains lors du siège de Savannah, on disait qu'il y avait gagné sa liberté. Il avait été ensuite directeur de l'hôtel de

la Couronne au Cap, ce qui lui avait donné accès à toutes les nouvelles en provenance de l'étranger. Et il avait, incontestablement, su faire usage de ce qu'il y apprenait. Christophe n'était pas, comme Toussaint, capable de deviner ce que vous pensiez avant que vous le sachiez vous-même, mais le docteur comprenait néanmoins qu'il voulait le sonder pour connaître le sentiment de la communauté blanche en ces circonstances.

Qu'en savait-il réellement, et jusqu'où était-il prêt à le dire ? Avant qu'il ait formulé une réponse, Christophe rompit l'échange de regards et se tourna vers la portière opposée à celle du docteur. Il n'y eut bientôt plus de pavés et l'attelage s'engagea en cahotant sur une piste qui longeait la côte en franchissant une succession de collines. Ils atteignirent une petite plage de galets bordée par des falaises. À partir de là, il n'y avait plus qu'un sentier pour rejoindre Fort-Picolet. De nombreuses charrettes se trouvaient déjà sur la plage et des porteurs formaient une chaîne pour acheminer des sacs de charbon et des grilles destinés, comme le comprit le docteur avec une nouvelle sensation d'effroi, à tirer à boulets rouges sur les bateaux.

Du haut des remparts de Fort-Picolet, la vue sur la mer était beaucoup plus dégagée. Il y avait bien un grand nombre de navires stationnés au large – Le docteur en compta au moins une vingtaine. Immédiatement sous les murs du fort, une petite embarcation venait de jeter l'ancre, et le docteur reconnut Sangros, le capitaine du port, au moment où il débarquait avec un officier de marine français. Les deux hommes montèrent jusqu'à l'endroit où se tenait le général Christophe, dans un silence troublé par le seul bruit des vagues et du vent qui se levait, et le tintement des grilles que les hommes disposaient sur des feux de charbon pour y mettre les boulets à chauffer.

Madison Smartt Bell, *La Pierre du bâtisseur*, roman traduit de l'américain par Pierre Girard, Actes Sud, 2007

Le verbe marronner

À René Depestre, poète haïtien

C'est une nuit de Seine
et moi je me souviens comme ivre
du chant dément de Boukman accouchant ton pays
aux forceps de l'orage
Depestre
Vaillant cavalier du tam-tam
est-il vrai que tu doutes de la forêt natale
de nos voix rauques de nos cœurs qui nous remontent
amers
de nos yeux de rhum rouges de nos nuits incendiées
se peut-il
que les pluies de l'exil
aient détendu la peau de tambour de ta voix
marronnerons-nous Depestre marronnerons-nous ?
Ouiche ! Depestre le poème n'est pas un moulin à
passer de la canne à sucre ça non
et si les rimes sont mouches sur les mares
sans rimes
toute une saison
loin des mares
moi te faisant raison
rions buvons et marronnons
avec au cou le collier de commandement de la lune
avec autour du bras le rouleau bien lové du lasso du soleil
la poitrine tatouée comme par une des blessures de la nuit

Aimé Césaire,

« Le verbe marronner, réponse à Depestre, poète haïtien », 1955

Afrique, mon lieu de force



André Pierre, *Cérémonie à Damballah*, non daté, acrylique sur toile, 122x122cm,
Collection Raynold Bonnefil

Retour dans le giron de l'Afrique

CHRISTOPHE

Congo, l'impétueux colibri dans la tubulure du datura, je me suis toujours émerveillé qu'un corps si frêle puisse sans éclater supporter le pas de charge de ce cœur qui bat. Afrique de ta grande corne sonne mon sang!
Et qu'il se déploie de toute l'envergure d'un vaste oiseau!
N'éclate pas cage de ma poitrine!
Tambours mon pouls, battez,
Le toucan de son bec brise le fruit du palmier-raphia
Salut toucan grand tambourinaire!
Coq, la nuit saigne au tranchant de la hache de ton cri
Salut, coq, ahan tranchant!
Le martin-pêcheur happant brin d'oriflamme par brin d'oriflamme
s'invente un petit matin de soleil ivre
Salut martin-pêcheur grand tambourinaire!
tambour-coq
tambour-toucan
tambour-martin-pêcheur
tambour! mon sang audible!
Assotor mon cœur, battez!
Mes hounsis! mes enfants! quand je mourrai,
le grand tambour n'aura plus de son.
Alors qu'il batte, qu'il batte, le grand tambour
qu'il me batte un fleuve de sang,
un ouragan de sang et de vie
Mon corps!

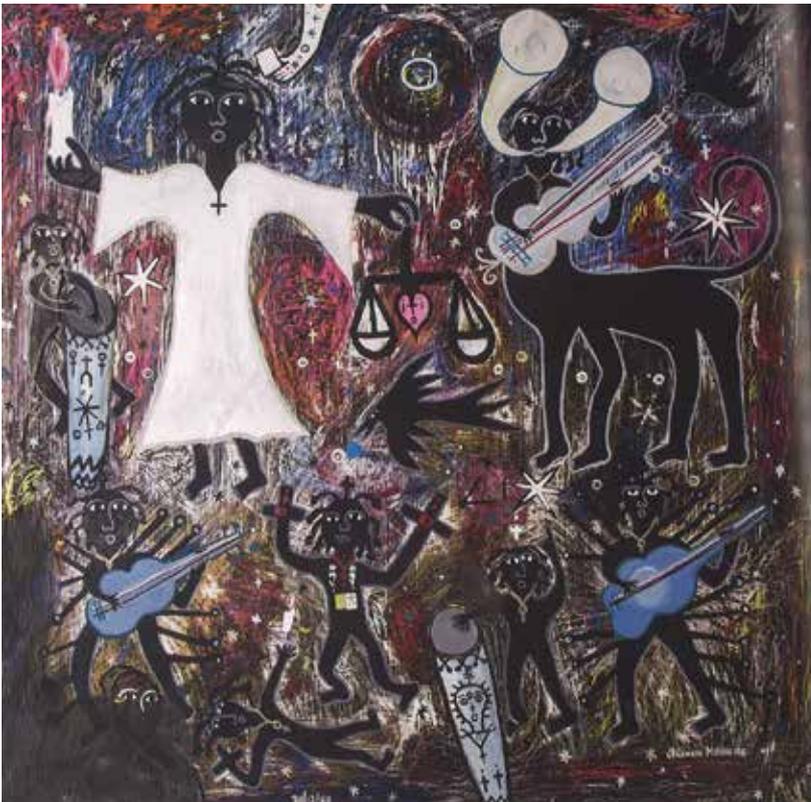
Aimé Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*,
Présences Africaines, 1970

Tam-tam de nuit

Les habitants attendaient sous la tonnelle nouvellement parée. Des lumignons accrochés aux poteaux brûlaient avec une âcre odeur et, selon le battement d'ailes du vent, léchaient l'ombre d'une langue fumeuse. Une rumeur de voix, sur la route, annonça l'arrivée de Dorméus. Bienaimé l'attendait déjà à la barrière. Le *houngan* s'avança; c'était un grand nègre rougeâtre, du sérieux dans chacun de ses mouvements. Faisant une révérence, Bienaimé offrit à Dorméus une cruche d'eau. Le *houngan* la reçut avec gravité, la souleva lentement de ses deux mains jointes vers les quatre directions cardinales. Ses lèvres murmuraient les paroles secrètes. Il arrosa ensuite le sol, traça un cercle magique, redressa sa haute taille et se mit à chanter accompagné de tous les assistants. *Papa Legba, l'ouvri barriè-a pou nous, ago yé!* — Passez, papa, passez, dit Bienaimé s'effaçant humblement devant le *houngan*. Dorméus prit les devants, suivi de ses gens. Les torches jetaient une lumière furtive sur les robes blanches des *hounsi*, tiraient quelques étincelles des paillettes dorées des drapeaux. Et Legba était déjà là, le vieux dieu de Guinée. Il avait pris sous la tonnelle la forme de Fleurimond mais l'avait remodelée à son image vénérable, d'après son âge immémorial: les épaules voûtées et appuyé tout haletant d'épuisement sur la béquille d'une branche tordue. Dorméus dessina à ses pieds le *vèvè* magique, planta en son mitan une bougie allumée. — Tes enfants te saluent, dit-il au Legba;

ils t'offrent ce service en remerciement et en action de grâce. Le possédé acquiesça d'un mouvement sénile. Dorméus fit un signe: le battement entrecoupé des tambours préluda, s'amplifia en un sombre volume percuté qui déferla sur la nuit et le chant unanime monta, appuyé sur le rythme antique et les habitants se mirent à danser leur supplication, genoux fléchis, bras écartés: *Legba, fais leur voir ça, Alegba-sé, c'est nous deux*. Les hounsis, tournoyant autour du poteau central mélangaient l'écume de leurs robes à la vague brassée des habitants vêtus de bleu et Délira dansait aussi, le visage recueilli, et Manuel vaincu par la pulsation magique des tambours au plus secret de son sang, chantait et dansait avec les autres: *Criez abobo, Atibon Legba, Abobo Kataroulo, Vaillant Legba*. Dorméus agita son *asson*, le hochet rituel fait d'une calebasse évidée, ornée d'un treillis de vertèbres de couleuvre et de perles de verroteries entrelacées. Les tambours s'apaisèrent. Dorméus saisit le coq et l'agita en éventail au-dessus des sacrifiants. Mérillia et Clairemise chancelèrent, en frissonnant, le visage ravagé. Elles dansaient maintenant, en se débattant de l'épaule, dans l'étreinte forcenée des loa qui les possédaient en chair et en esprit.

Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, Zulma, 2013



Stivenson Magloire, *Sans titre*, 1988, acrylique sur isorel, 119x119 cm, Port-au-Prince, galerie Flamboyant-Maria Isabel Moreno

La fin d'un règne

Chaque 15 août, le roi avait l'habitude de se rendre au Cap pour assister à la messe de la vierge. Cette année, caprice royal oblige, il décréta qu'on célébrerait la fête en l'église de Limonade, une localité tout proche. À huit heures du matin, il se rendit à l'église, entouré de ses courtisans. Le père Gonzales s'avança au pied de l'autel. Il commença la messe par un psaume conventionnel. Mais la prière terminée, le prêtre manifesta les signes de la plus grande anxiété. Gonzales, troublé, venait, dit-il, de voir un fantôme. Devant l'autel, face aux fidèles, un zombi s'était dressé. De sa bouche, sans lèvres et sans dents, sortait une voix terrifiante qui vibrait dans la nef. C'était Brelle, emmuré par Christophe, qui surgissait là, revêtu de sa pompe ecclésiastique. Le spectre de l'archevêque dévisageait le roi. À ce moment, la foudre tomba sur la tour de l'église et fendit toutes les cloches à la fois. Le roi gisait sur le pavé, paralysé, les yeux fixés sur les poutres du plafond. Il était atteint d'apoplexie. Sorti de l'église dans les bras de ses officiers, le roi recevait les premiers soins de sa femme et de ses deux filles, les princesses Améthyste et Athénaïs. Le roi réclama le silence dans tout le village. Connaissant le caractère susceptible du souverain, les habitants de Limonade prirent leurs précautions afin que leurs poules ne caquettent pas et que les coqs ne chantent pas, en les mettant sous cloche. On bâillonna également les chevaux pour qu'ils ne hennissent pas ainsi que les ânes pour leur défendre de braire. Mais l'annonce de l'étrange maladie du roi se répandit comme un éclair à travers tout Haïti... Le roi fut monté dans ses appartements du palais Sans-Souci. Il ne pouvait plus remuer bras et jambes. En désespoir de cause, Christophe appela un guérisseur africain. Le Souverain fut plongé dans un bain aromatique composé d'alcool, de gingembre et de piments. Aidé d'un valet, le vieux sorcier revêtit le roi de son plus bel uniforme, bleu, blanc, or. En robe de chambre et coiffé d'un énorme chapeau rond à larges bords, il se traîna sur son lit d'où il pouvait apercevoir toute la vallée. Des milliers d'ombres avançaient dans la forêt comme les sorcières de *Macbeth*. La révolte grondait.

Située dans une vallée autrefois verdoyante à vingt kilomètres du Cap, Milot est aujourd'hui une modeste agglomération rurale. Les petites maisons en tôle où vivent des familles misérables conservent en leur sein les secrets du royaume déchu. L'ancienne capitale du royaume est aujourd'hui une ville-fantôme. Mais dans l'inconscient collectif des habitants de Milot, le roi Christophe est toujours présent. On a peur de lui mais on le regrette. On le craint pour sa férocité mais on en est toujours fier. On se raconte son histoire de père en fils. Même après sa destruction partielle dans un tremblement de terre en 1842, Sans-Souci conserve les vestiges de sa majestueuse grandeur. De loin, le palais prend des airs de ruines aztèques. De près, il ressemble à un décor de théâtre qui aurait défié l'injure du temps. « C'est notre château! », disent les enfants qui jouent à cache-cache sur l'escalier monumental, resté intact. Jusqu'à sa mort récente, un vieillard résidait dans le palais. Il se faisait appeler « Léon IV » et affirmait être le descendant direct du roi Christophe. Sa famille était née, disait-il, du croisement de la cuisinière de la reine et du capitaine de la garde de Christophe. Parfois, dans la confusion de sa mémoire, il se prenait pour le souverain lui-même. Léon IV ne se déplaçait jamais sans sa couronne en plastique. Il percevait une sorte d'impôt direct sur les rares touristes qui se rendaient à Sans-Souci. Analphabète, il leur récitait par cœur les aventures du roi, transmises par sa grand-mère, morte à l'âge de cent deux ans. Devant l'étrange statue en albâtre de la femme de Christophe, sur laquelle se superposait un masque de marbre, il haranguait un public imaginaire. Léon IV évoquait les derniers jours du roi, un épisode qu'Alejo Carpentier a décrit dans *Le Royaume de ce monde*.

Charles Najman, *Haïti Dieu seul me voit*, Balland, 1995

Cortège de fantômes

MACBETH Eh bien, les vieilles de minuit, vous les secrètes, les noires,
Que faites-vous?

LES SORCIÈRES Œuvre qui n'a pas de nom.

MACBETH Par cet art que vous pratiquez,
Et peu importe de qui vous l'avez appris,
Je vous somme de me répondre! Oui, faudrait-il
Que vous désenchaîniez les vents, et qu'ils se ruent
Sur les clochets; faudrait-il que la vague bouillonnante
Disloque et engloutisse les navires,
Et que le jeune blé soit couché au sol, que les arbres
Tombent, que les châteaux s'écroulent sur leurs soldats,
Et que glissent palais et pyramides
Jusqu'au plus bas de leurs fondations; faudrait-il
Que le trésor des germes de Nature
Soit renversé, s'éparpille
À en rendre malade jusqu'au génie de la ruine,
Vous répondrez à ce que je demande.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE Mais bien sûr!

LA SECONDE SORCIÈRE Demande donc!

LA TROISIÈME SORCIÈRE Tu auras ta réponse.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE Dis seulement si tu préfères l'entendre
De notre bouche, ou directement de nos maîtres.

MACBETH Appelle-les, que je puiss les voir.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE Répands ce sang d'une truie qui a dévoré
Ses neuf petits; jette dans le feu cette graisse
Qu'a exsudée un gibet d'assassin!

TOUTES Toi, viens d'en haut, toi, viens d'en bas!
Fais ton devoir, montre-toi.
Tonnerre. Première apparition, une tête armée.

MACBETH Dis-moi, puissance inconnue...

LA PREMIÈRE SORCIÈRE Il connaît ta pensée.
Écoute ce qu'il dit mais ne parle pas.

LA PREMIÈRE APPARITION Macbeth! Macbeth! Macbeth! Crains Macduff,
Crains le seigneur de Fife... Assez! Libérez-moi!

William Shakespeare, *Macbeth*.
Traduction d'Yves Bonnefoy, Gallimard, 1983

De nom de gloire je veux couvrir vos noms de d'esclaves

Après avoir marché plusieurs heures, Ti Noël commença à reconnaître certains lieux. Au sortir d'une futaie, il eut l'impression d'entrer dans un verger somptueux. Toutes les terres qui entouraient le bourg de Milot étaient soignées comme le potager d'une ferme, avec leurs rigoles à angles droits, leur ados tout verdoyants de jeunes pousses. Beaucoup de gens travaillaient dans ces champs, sous la surveillance de soldats armés de fouets qui, de temps à autre, lançaient un caillou à un paresseux. « Ce sont des prisonniers », pensa Ti Noël en voyant que les gardiens étaient noirs, mais que les travailleurs étaient noirs aussi, ce qui contrariait les notions qu'il avait acquises à Santiago de Cuba, les soirs où il avait pu assister à l'une de ces fêtes où l'on dansait au son des tambours et des catas à l'assemblée des nègres français. Mais à présent le vieux s'était arrêté, émerveillé par le spectacle le plus inattendu, le plus important qu'il eût contemplé dans sa longue vie. Sur un fond de montagnes striées de violet par des gorges profondes, s'élevait un palais rose, un alcazar aux fenêtres arquées, rendu presque aérien par le socle élevé que lui faisait un perron de pierre. À mesure qu'il s'approchait, Ti Noël découvrait des terrasses, des statues, des arcades, des jardins, des pergolas, des ruisseaux artificiels et des labyrinthes de buis. Mais ce qui étonnait le plus Ti Noël était de découvrir qu'un monde aussi prodigieux, comme les gouverneurs français du Cap n'en avaient pas connu, était un monde de nègres. Car c'étaient des négresses, ces belles dames aux fesses imposantes qui dansaient la ronde autour d'une fontaine ornée de tritons; c'étaient des nègres, ces deux ministres

en bas blancs qui descendaient le perron d'honneur avec un portefeuille en veau sous le bras; un nègre, ce cuisinier au bonnet orné d'une houpe d'hermine, qui recevait un cerf sur les épaules de paysans conduits par le Grand Veneur; des nègres, ces hussards dont les chevaux trottaient dans le manège; un nègre, ce grand échanson avec une chaîne d'argent autour du cou qui contemplait en compagnie du grand fauconnier les répétitions d'acteurs noirs dans un théâtre de verdure; des nègres, ces laquais à blanche perruque, dont les boutons dorés étaient comptés par un majordome en veste verte; noire enfin, et bien noire, était l'Immaculée Conception qui se dressait sur le maître-autel de la chapelle, souriant doucement aux musiciens noirs, qui répétaient un Salve. Ti Noël comprit qu'il était à Sans-Souci, la résidence préférée du roi Henry Christophe, celui-là même qui avait été cuisinier dans la rue des Espagnols, propriétaire de l'Auberge de la Couronne, et qui aujourd'hui battait monnaie avec ses initiales et l'orgueilleuse devise: « Dieu, ma cause et mon épée. »

Alejo Carpentier, *Le Royaume de ce monde*, Gallimard, 1949

Le palais de Sans-Souci



Charles Najman, *Royal Bonbon*, film de 2003

La citadelle, orgueil de pierre

CHRISTOPHE Voyez, sa tête est dans les nuages, ses pieds creusent l'abîme, ses bouches crachent la mitraille jusqu'au fond des vallées, c'est une ville, une forteresse, un lourd cuirassier de pierre... Inexpugnable, Besse, inexpugnable! Mais oui, ingénieur, à chaque peuple ses monuments! A ce peuple qu'on voulut à genoux, il fallait un monument qui le mît debout. Le voici! Surgie! Vigie! Regardez... Mais regardez donc! Il vit. Il corne dans le brouillard. Il s'allume dans la nuit. Annulation du négrier! La formidable chevauchée! Mes amis, l'âcre sel bu et le vin noir du sable, moi, nous, les culbutés de la grosse houle, j'ai vu l'énigmatique étrave, écume et sang aux naseaux, défoncer la vague de la honte! Que mon peuple, mon peuple noir, salue l'odeur de marée de l'avenir.

Aimé Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*,
Présences Africaines, 1970



Citadelle La Ferrière, Haïti

Le royaume d'Haïti se signala au temps de son éphémère durée, comme une des puissances les plus fortes du Nouveau-Monde; et cette puissance était l'ouvrage d'un homme noir, qui, né esclave, étonna l'Europe de sa grandeur. Il existait alors deux hommes d'une valeur transcendante: Napoléon de France et le roi d'Haïti Henry-Christophe, le seul personnage qui pouvait se vanter d'avoir vaincu Napoléon à la guerre. À Haïti, très rares sont ceux qui se souviennent encore du nom de Christophe; mais lui, qui avait prévu l'oubli, fit élever un monument moins périssable que le nom d'un roi, quand ce nom est destiné à se perdre dans la mauvaise mémoire d'une race dissolue d'hommes noirs habitant une île des mers tropicales. À présent, quand les marins veulent entrer au port, ils s'y dirigent par la citadelle de Christophe dont ils aperçoivent à l'horizon la majestueuse silhouette dressée contre le ciel. Posée à califourchon sur le pic de la plus haute montagne, elle est environnée de collines, dont les formes arrondies recouvertes d'une jungle épaisse et boursofflée supportent une masse de pierres aux dimensions titaniques; la Citadelle, ayant atténué leur âpre caractère, maintenant les protège du haut de sa solitude, dans son merveilleux achèvement. Son extrémité pointée vers la mer semble la proue d'un navire campé hardiment sur la crête d'une pente si raide que ni les hommes ni les bêtes ne peuvent atteindre la base de l'édifice si leur marche ne dessine les trois quarts d'un cercle. À l'intérieur et protégée de tous côtés par des remparts, s'ouvre une cour centrale dont les dalles disparaissent sous un amas d'orties; là, se trouve un minuscule et mauvais apprentis fait de pierres, au toit triangulaire. Il n'est pas plus haut que l'épaule d'un homme, aucune inscription n'embellit sa rude simplicité, une ouverture à peine plus imposante que celle d'un chenil donne accès au centre, on y voit un amas de pierres brisées, mélangées à du mortier désagrégé. Sous ce fouillis reposent les restes du grand roi. Ici est son tombeau. La nuit, les chauves-souris pendues en grappes aux voûtes des sombres souterrains en sortent discrètement pour venir sous la lune pâle, voler en cercles autour de lui. Et quand les brumes du soir s'élevant de la mer viennent se rompre contre la proue de la Citadelle, les paysans nègres qui la contemplant de la vallée croient voir la forteresse s'en aller au gré des vents sous le ciel assombri.

John W. Vandercook, *Majesté Noire*,
Firmin-Didot & cie, 1934